

LA DESTINÉE DU ROMAN CATALAN

Je viens de feuilleter l'épaisse livraison consacrée il y a quelque temps - c'était en pleine occupation - par "Confluences" aux problèmes du roman. Et j'ai ressenti la même sensation contradictoire que j'éprouve lorsque, dans mon for intérieur, et sur l'expérience d'une inépuisable voracité de lecteur de romans, je tâche de trouver une définition idéale. Le roman... mais, voyons, c'est la vie elle-même, avec ses modes, ses fausses notes, ses figures immortelles, ses êtres falots, criminels ou honnêtes, ses tics et ses euphémismes. Depuis plusieurs siècles, pourtant, la société européenne ne peut plus se passer de romans, comme elle ne peut se passer de guerre ou de peinture, de poésie ou de politique. Depuis trente ans, au moins, le cinéma est entré lui aussi, et avec quelle force, dans la liste des moeurs des gens civilisés, et on assure parfois que le film va tuer le roman dans les goûts des gens simples, après avoir constaté son décès parmi les raffinés. En tout cas, et en attendant le jour où le caractère national d'un pays se mesurera à la qualité ou à l'originalité de ses créations cinématographiques, c'est dans la masse de sa production romanesque qu'on va encore chercher ses caractéristiques sociales, son image et son esprit, avec ses qualités comme avec ses travers.

La Catalogne, nation millénaire, peut-elle apporter à ces lecteurs exigeants de romans les documents qui suffiraient à leur appétit? Il faut se souvenir de l'aventure sans pareil qu'a été sa renaissance politique et littéraire, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et de ce que cette Catalogne renaissante, vieux peuple ayant tout à recommencer, a réussi malgré tout dans le premier tiers de ce vingtième siècle si peu commode à vivre. La renaissance catalane fut l'œuvre d'archéologues, de folkloristes, de poètes. L'évolution de la société était trop arriérée pour que le roman pût prendre son plein épanouissement. Les esprits réalistes se tournaient vers le théâtre, où le contact avec le public est plus direct, tandis que les gens épris de romanesque se jetaient dans un romantisme dénué des orages d'un Musset ou des réflexions métaphysiques d'un Vigny. Si quelque écrivain férus d'histoire nationale, dédaignant la tragédie hugolienne comme les idylles à la Lamartine, se tournait vers le Walter Scott des "Waverley Novels" lui demandant un modèle pour des romans patriotiques, son influence ne pouvait pas prétendre égaler celle qu'un Verdaguer en poésie ou un Guimerà dans le théâtre atteignaient sur le public catalan.

Et pourtant, si la poésie renaissante de la Catalogne pouvait se réclamer des modèles illustres qu'étaient Uzias March et Jordi de Sant Jordi, le roman n'eût-il à son tour pu s'inspirer de la littérature médiévale catalane? Ramon Llull, le Raymond Lulle des alchimistes et mystiques, n'est pas seulement l'auteur de l'Ars Magna et de plusieurs centaines de volumes sur toutes les sciences, mais aussi le patriarche de la langue catalane, dans laquelle il a laissé de belles poésies et même des romans comme "Blanquerna" et le "Félix des merveilles du monde". Et on n'a pas oublié que, dans le fameux chapitre de l'épuration de la bibliothèque, Cervantes épargne avec des louanges, un roman de chevalerie parmi ceux qui ont tourné la tête à son héros Don Quichotte: c'est le "Tirant lo Blanc", écrit en catalan, traduit en toutes les langues et qui atteignit, aux siècles XVI et XVII,

une vraie popularité. "Le meilleur livre du monde dans son genre - s'écrie le curé qui fait le tri des livres du Chevalier à la Triste Figure -: ici les preux mangent et dorment et meurent dans leur lit et font leur testament avant leur trépas, avec autres choses dont manquent tous les autres livres de ce genre". Et vraiment, ce "Tirant le Blanc", de Joanot Martorell et Martí de Galba, eût mérité d'être à plus de ~~xxxi~~ titres que ne le fut le romantisme historique de Walter Scott, le modèle des écrivains catalans dans leurs essais romanesques. Il demeure encore aujourd'hui un ouvrage amusant et dru, plein d'un savoureux mélange de réalisme et d'imagination, s'inspirant sans doute des chroniques historiques de Bernat Desclot et de Ramon Muntaner, précieux témoignage des aventureuses expéditions des Catalans en Sicile et dans le Moyen Orient.

"Tirant le Blanc", "Curial et Güelfa" -autre roman du XVème siècle, anonyme celui-ci- "Le Songe", de Bernat Metge, même les chroniques déjà citées, avec leur mélange d'histoire et de notation personnelles de faits merveilleux: voilà dans doute la lignée d'où, fécondée par le contact avec Boccace et les premiers romanciers français, le roman catalan eût pris souche si la mort politique de la Catalogne n'eût venu briser son essor littéraire. A-t-on tenu compte de ces lointains ancêtres, en reprenant, vers 1880, le roman catalan?

X
X

La prose narrative mit longtemps à se dégager du préjugé du vers; comme dans toutes les cultures jeunes, on tarda à s'apercevoir que la poésie et même la littérature n'ont grand'chose à voir avec ces longues descriptions didactiques ou ces narrations folkloriques dont étaient si épris les auteurs qui fréquentaient les Jeux Floraux. Des franc-tireurs ouvrent pourtant des nouvelles voies, par où pourront s'engager les prosistes catalans. Emili Vilanova (1840-1905), avec ses tableaux de mœurs barcelonaises, vite populaires, ~~xxxi~~ inaugure cette tradition citadine du roman, qui attirera un jour ou l'autre les romanciers catalans. Carles Bosch de la Trinxeria (1831-1897) né en France, peint agréablement les mœurs montagnardes en des livres qu'on peut encore lire avec profit.

La ville et la montagne: voilà les deux grandes sources d'inspiration qui se disputent désormais l'attention des romanciers. Et dans ces années des débuts, malgré les succès éclatants de Zola, de Flaubert, de Maupassant, et l'influence toujours constante de la littérature française sur sa jeune voisine, le réalisme catalan sera toujours manqué, freiné qu'il se verra dans ses explorations par des soucis moraux.

Marià Vayreda (1850-1905), qui était un peintre paysagiste, utilise un peu ses procédés picturaux pour décrire les gens et les coutumes de sa montagne natale. "La Punyalada" (Le coup de poignard) ou "Sang nouveau" ~~utilisent~~ inaugurent un réalisme descriptif, que d'autres auteurs, bien plus tard, pousseront jusqu'à ses dernières réalisations. Il faut passer à Narcís Oller (1852-1930) pour trouver le vrai roman citadin. Cet homme cosmopolite, ami personnel de Zola et des Goncourt, est traduit en plusieurs langues et introduit à son tour dans la Catalogne bien des écrivains étrangers. Il n'ose néanmoins pousser son naturalisme jusqu'aux audaces que les théories esthétiques et sociales du maître de Médan vont lui dicter. La société catalane de cette époque est plutôt prude, ou du moins l'est sa bourgeoisie, où se comptent la plupart des lecteurs d'Oller. Et les descriptions trop audacieuses, les conflits de l'hérédité, disparaissent

de ses romans, fidèles même à l'exigence bourgeoise du "happy end". Mais ces ouvrages, qu'ils s'appellent "Le Papillon", "Pilar Prim" ou surtout "La fièvre de l'or", nous donnent une image exacte de la société de son temps, dans cette Barcelone en plein essor des dernières années du XIX^e siècle.

Le roman citadin, nous l'avons dit, était fondé. Mais l'exemple de Narcis Oller tarda à être suivi. On peut même dire que toute une génération littéraire vécut sans roman en Catalogne. C'est la génération issue de Joan Maragall, le grand poète. On se tourne vers l'essai, on polit la poésie et on parvient à une éclatante floraison de lyrisme, tandis que la prose reste confinée au théâtre ou au journalisme. Pourtant, en 1906, paraissait un roman qui est devenu un des maîtres livres de la renaissance littéraire catalane. C'est "Solitude", traduite en français il n'y a pas longtemps, et qui rendait fameux le nom de Victor Català, de son vrai nom Caterina Albert. Ce roman de la haute montagne, qui est en même temps un excellent document psychologique, n'a pas eu de suite avec les autres livres de son auteur, très peu fécond, dont il faut souligner quand même les contes, études cruelles et réalistes de la vie rurale.

Un autre des rares noms qui interrompent ce long silence est celui de Prudenci Bertrana (1867-1942). Son premier roman "Josafat", qui se situait à Gerone, sa ville natale, était d'un naturalisme âpre et violent, et produisit dans l'ambiance où il vivait un vrai scandale. Il donne ensuite quelques bons romans, comme "Ernestine" et "Les Naufragés", et des contes où la nature est évoquée avec tendresse et puissance. Après un long silence, il reprend en même temps que les jeunes romanciers et avec le même élan et le même souffle que ceux-ci, la production romanesque, avec "Moi!" œuvre satirique et réaliste, et les narrations autobiographiques "L'héritier" et "Le Vagabond". Sa mort récente lui aura permis de finir la série de ces livres, destinés à rester dans la littérature catalane par leur sincérité et l'art qu'ils témoignent.

Joaquim Ruyra, par contre (1858-1939) ne sera jamais un romancier. Était-il destiné à l'être? En tout cas, la narration rurale a donné rarement des fruits si expressifs dans la langue catalane comme ses "Marines à Boscatges", petits tableaux de la mer et des bois, où il y a des contes parfaits et des puissantes évocations de la vie des pêcheurs et des paysans. Artiste délicat, qui maniait avec une suprême aisance la prose catalane, ses livres restent à juste titre parmi les plus prisés et les plus populaires de la littérature catalane actuelle, aimés des lettrés comme de la masse des lecteurs.

On ne pourrait dire non plus que Santiago Russinyol (1861-1933), personnage pittoresque et polymorphe, peintre, auteur théâtral, satiriste incisif, scit un vrai romancier. Sa composition est trop lâche, sa langue peu châtiée. Mais quelques uns des romans qu'il a écrit vont rester, comme "Le Catalan de la Manche", traduit en français, et qui équivaut à un programme politique complet, et "L'iuca del senyor Esteve" ("La vie de Monsieur Etienne en de petites images") qui a réussi à créer un type parfait du petit bourgeois barcelonais et une image émoue de la Barcelone ambitieuse et grouillante de vie des dernières années du siècle.

Tout cela sont des exceptions. Comme le fut aussi la production romanesque de Josep Pous i Pages, auteur dramatique très applaudi, et qui s'est exercé à ses débuts - on pourrait gager qu'il va y revenir - au roman. Son "Jordi Fraginals" est un puissant roman rural, plein de force humaine, qui eu un vrai succès.

Le vrai renouveau du roman catalan date de 1923. C'est en effet la dictature de Primo de Rivera qui, en réfoulant les activités politiques des catalans, les fait tourner vers le roman. Les livres d'imagination vont servir à exprimer les angoisses et les inquiétudes politiques et sociales que la tyrannie s'efforce d'étouffer. Beaucoup de romanciers surgissent, dont les œuvres autorisent tous les espoirs. Des poètes et des auteurs dramatiques s'essayent eux-aussi dans ce genre.

Il existe plusieurs types de roman catalan, mais c'est le roman rural que l'on préfère tout d'abord, probablement à cause des succès de Victor Català et de Joaquim Ruyra. Il s'agit, surtout, de romanciers d'un seul livre. Mais il en est parmi ces nouvelles recrues qui renouveleront réellement le roman rural catalan. Ce sont Joan Puig i Ferreter, qui avait ~~auxmès~~ atteint une renommée comme auteur dramatique, et Sebastià Juan Arbo, un débutant. Le premier, avec "El Cercle magique", nous donne un vaste tableau de mœurs, qui n'a certes rien d'idyllique, avec des personnages torturés à la Dostoievski. S. Juan Arbo écrit coup sur coup "Chemins de nuit" et "Terres de l'Ebre", des romans tumultueux, pleins de sensualité et d'avarice, où le crime et la folie posent leurs ombres inquiétantes. Il écrit en un style haletant, haché, fait d'allusions et avec de larges bouffées poétiques, tandis que Puig i Ferreter, qui a donné, en plus de ses romans ruraux, des livres où est évoquée la vie moderne, utilise un langage plus classique.

Près ces deux romanciers, le roman rural semble tout à fait épuisé. Et ce n'est pas une des moindres singularités de la littérature catalane celle de voir les écrivains passer à côté d'une grande ville, qui est le moteur et le resumé de toute la vie catalane, et la négliger, avec ses énormes convulsions, ses personnages de tout acabit et sa source inépuisable de sujets romanesques, pour courir après les descriptions des paysages montagnards et les études des passions paysannes. Heureusement, le roman citadin nous a révélé, après Narcís Oller, et en suivant son exemple, beaucoup d'auteurs intéressants. Pere Coromines, homme politique et littérateur, a laissé, dans sa trilogie "Tomàs de Bajalta" un ouvrage ambitieux, évidemment manqué, mais qui est une bonne image ~~de~~ d'un peuple en formation et des luttes sociales qui bouleversent la ville en pleine fièvre de croissance. Joan Santamaría, baroque et verbeux, a écrit des narrations brillantes, et remplies de personnages singuliers.

Des journalistes pleins de talent se livrent aussi au roman citadin. Le meilleur exemple en est Carles Soldevila, avec ses livres intelligents et sensibles, où se croisent les influences étrangères, mais qui nous livrent un moment de Barcelone - un moment qui, à présent, semble très éloigné. Josep Maria de Sagarra, poète fluide et dramaturge fécond, a aussi voulu s'essayer au roman. "Vie privée", copieux roman de la vie barcelonaise, mal construit sans doute, contient de bonnes choses.

Il y a aussi les romanciers populaires: Joan Oller i Rabassa, traduit en français ("On tuait dans les rues"), Josep M. Francès, Joan Duch, et surtout Domènec Guansé, savent manier l'actualité autour des personnages représentatifs, et mêler habilement à l'action extérieure des conflits passionnés. Il y a, naturellement, les tenanciers du roman psychologique. Il faut citer en premier lieu Miquel Llor, avec "Tantale" et "Laure à la ville des Saints". Une chose piquante est de souligner que, l'année dernière, un des seuls quatre romans originaux à paraître en espagnol, sous le gouvernement Franco, fut la traduction castillane de "Laure" de Llor, et un des autres un roman de S. Juan Arbo, déjà cité. Preuve piteuse, s'il en fallait, du bas niveau où est descendue, malgré les interdictions de la langue catalane, la culture espagnole, sous l'actuel régime totalitaire!

Les représentants du roman érotique ne manquent pas. César A. Jordana, styliste impeccable, s'est inscrit parmi eux en nous donnant avec "Une sorte d'amour", le roman du couple moderne, uni seulement par le lien superficiel de la sensualité. Francesc Trabal, doué d'un humorisme très original qui lui a inspiré des œuvres agréablement fantaisistes, s'est révélé aussi un bon romancier de l'amour dans "Judita" et "Valse", épope de l'adolescent versatil, épris de toutes les jeunes filles, et qui accepte et exige l'amour de toutes. Ces deux romanciers, comme d'ailleurs la plupart des écrivains catalans, actuellement en exil, poursuivent en Amérique une œuvre dont nous espérons avec confiance la suite.

Le rayon de la littérature féminine, illustré en France par une Colette et en Angleterre par autant d'illustres romancières, compte en Catalogne; nous l'avons déjà vu, avec le nom illustre de Victor Català. Maria Teresa Vernet, auteur de bons livres, et surtout Mercè Rodoreda, dont "loma" fut une vraie révélation, sont les dignes successeurs de l'auteur de "Solitude".

X
X X

Cette sommaire énumération tient du palmarès et de l'index. Ce serait inutile de prétendre qu'il s'en dégage une image complète du roman catalan. Ces années de la guerre et de la dictature de Franco, avec tout ce qu'elles ont représenté pour la littérature catalane ont créé un pénible hiatus pendant lequel il faut espérer que les romanciers auront écrit de nouveaux livres et que bien de jeunes auteurs auront senti mûrir leur inspiration.

Mais on pourrait, je crois, avec cette physionomie figée comme un vieux portrait que nous présente le roman catalan arrêté en 1936 dans son essor, tâcher de trouver les grandes lignes de ce roman. Longtemps hésitant entre la source d'inspiration qu'était la montagne et celle qui ~~se~~ jaillissait de la grande ville qu'est Barcelone, il s'est enfin jeté envers la cité et a pris conscience du caractère social qu'il pouvait et devait avoir. Miroir des hommes, miroir des faits, miroir d'un pays. Le roman catalan peut-il le devenir? Il est réaliste sans audace, psychologue sans grande profondeur, mais il a été plongé tout à coup, par la guerre et la répression dans un bain d'héroïsme et de cruauté. Il a senti, en même temps, que cette énorme aventure qui arrivait à la Catalogne et où elle a failli périr, n'était pas, comme les guerres civiles espagnoles du XIX^e siècle, un phénomène anachronique, sans aucun rapport avec les grands courants du monde, mais une pièce essentielle du grand drame qui se jouait et dont la terre entière devait être la scène. Réussira-t-il, ce jeune roman, à dépeindre un jour avec tout le recul nécessaire, mais avec la fidélité que n'ont pas les chroniques ni les historiens et qui inspirait à Stendhal ou à Tolstoï ses pages de roman, plus véridiques que les manuels d'histoire, tous les grands événements qu'a vécus cette génération, et qui ont façonné l'esprit et les moeurs de tous ses contemporains?

J'ai essayé de donner un but, celui du "réalisme romanesque", à la destinée de ce roman catalan dont les grandes œuvres n'ont pas encore été écrites. Ce fut ce réalisme romanesque celui qui inspira jadis "Tirant lo Blanc", et c'est ce même réalisme romanesque qui fait aujourd'hui l'attrait des romanciers américains. L'avenir dira si le roman catalan saura être fidèle à ses sources et fidèle en même temps à son époque.